

Les problèmes du mal développement de l'Afrique noire analysés dans *Cette Afrique qui n'arrête pas de balbutier* de Dominique Ngoïe-Ngalla

Jean Félix YEKOKA*

Résumé

L'Afrique noire est comptée parmi les régions du monde les plus pauvres. Cette réalité contraste avec toutes les potentialités qu'elle recèle, puisque son sol et sous-sol sont immensément riches. La majeure partie de sa population est jeune et dynamique. En s'appuyant sur *Cette Afrique qui n'arrête pas de balbutier* de Dominique Ngoïe-Ngalla, cet article retoque l'histoire africaine afin de décrypter les facteurs explicatifs de son mal développement. Il montre que l'étrange destin de cette partie du continent africain est nullement lié à la couleur de peau de ses habitants, mais à d'autres raisons. Les aspects géographiques, l'absence d'un mythe prométhéen et d'une écriture articulée, les conséquences de son contact funeste avec l'Occident dès la fin du XV^e siècle et le bricolage dans l'exercice du pouvoir politique par ses fils expliquent son mal développement.

Mots-clés

Mal développement, Afrique noire, Problèmes, Pauvreté, Dominique Ngoïe-Ngalla

Abstract

Black Africa is one of the poorest regions of the world. This reality contrasts with all the potentialities it conceals, since its soil and underground are immensely rich. Its population is young and dynamic. Based on *Cette Afrique qui n'arrête pas de balbutier* by Dominique Ngoïe-Ngalla, this article examines African history in order to decipher the explanatory factors for its poor development. It shows that the strange fate of the African continent is not linked to the skin color of its inhabitants, but to other reasons. The geographical aspects, the absence

* Université Marien NGOUABI
IGRAC/CURA, Laboratoire d'Anthropologie et d'Histoire
Email : jeanfelix.yekoka@umng.cg / yekokaj@yahoo.fr

of a Promethean myth and of an articulate writing, the consequences of his disastrous contact with the West in the end of the 15th century and the tinkering in the exercise of political power by Africans themselves justify its poor development.

Keywords

Poor development, Black Africa, Problems, Poverty, Dominique Ngoïe-Ngalla

Introduction

L'Afrique présente l'image d'épinal d'un continent convoité¹. Depuis l'Antiquité, elle n'a cessé d'attirer la curiosité des aventuriers et autres découvreurs obnubilés par le goût de la science et des réalités restées longtemps mystérieuses. Pourtant, après s'être placée sur le courant fécondant de l'histoire, l'Afrique noire a vu son image s'étioler progressivement. De proche en proche, le regard critique des autres sur elle a fait poindre à l'horizon-monde mille glissements, mille problèmes liés à la pauvreté de ses habitants. Critique et prolifique, la littérature contemporaine², tout bord scientifique confondu, expose à souhait les problèmes conjoncturels et structurels qui justifient le sous-développement de l'Afrique noire. René Dumont (1962), certes moins virulent, mais suffisamment lucide devant maints programmes et plans de développement initiés par les leaders africains qui prirent la relève du colonisateur, au sortir des indépendances, ne s'empêcha point de clamer que « l'Afrique noire est mal partie ». Cette prédiction ne fit pas d'émules chez l'élite politique africaine, fière de s'être débarrassée,

¹ Pour en savoir plus sur le continent convoité, lire avec intérêt Élikia Mbokolo, 1980, *L'Afrique au XX^e siècle : le continent convoité*, Paris, Éditions Études Vivantes, 281 p. Dans cet ouvrage, dès les premières pages, l'auteur présente les principales caractéristiques politiques et économiques des ressources que ce continent dispose, ressources qui réveillent les convoitises extérieures.

² Dans cette littérature, on peut citer les travaux des auteurs ci-après : Alexe Kabou, 1991, *Et si l'Afrique refusait le développement ?*, Paris, L'Harmattan ; 2011, *Comment l'Afrique est-elle arrivée là*, Paris, L'Harmattan ; Sylvie Brunel, 2014, « L'Afrique est-elle si bien partie ? », Pierre Jacquemot, *Afrique contemporaine*, N° 252, 2014/4, p. 201-203. ; Mbog Bassong, 1991, *La pensée africaine : essai sur l'universalisme philosophique*, Paris, L'Harmattan ; Yves Lacoste, 1981, *Géographie du sous-développement*, Paris, PUF.

enfin, du colonisateur accusé d'avoir pillé les ressources de l'Afrique, après quatre siècles (XVI^e-XIX^e siècle) de traite négrière humainement dévastatrice. Cachée derrière le masque fruste de la roubardise, cette élite rassura plutôt les masses populaires. Par le biais des discours, elle s'est constamment positionnée comme leader unique capable de garantir le bien-être collectif.

Après soixante-ans d'indépendance de la majorité des pays africains, l'on constate que leur situation socioéconomique n'est guère reluisante. Elle est restée déliquescence, marquée du sceau de cette élite transformée en « entrepreneurs politiques » (J.-P. Missié, 2015, p. 429) qui contrôlent et s'accaparent à souhait les richesses de leurs États. En effet, les lanceurs d'alerte d'hier sont devenus des aiguilleurs expérimentés dans l'art de maintenir dans la misère drue les couches les plus démographiquement importantes des populations africaines. Dans ce jeu, le cumul de handicaps se constate dans la plupart de « domaines de la vie sociale : problèmes de santé, de logement, échec scolaire, difficulté d'insertion socioprofessionnelle » (J. Étienne et *al.*, 2004, p. 346).

Le mal développement de l'Afrique noire qui s'illustre actuellement comme un échec dans le processus de socialisation collective n'est sans doute pas un accident, mais un *terminus ad quem* d'une chaîne de réalités historiques complexes, voire troublantes. Le retour au passé de ce continent permet leur décryptage et leur analyse. L'enjeu dans cette réflexion n'est pas de faire une simple taxinomie des facteurs explicatifs du mal développement de l'Afrique, mais d'en analyser les ressorts conjoncturels, socio-anthropologiques et techniques dans le texte historiographique de Dominique Ngoïe-Ngalla. Dans cette perspective, la double question autour de laquelle se focalisera l'ensemble du développement est la suivante : quelles sont les causes qui justifient les contre-performances de l'Afrique noire dans différents domaines de la vie et comment l'expliquer ?

Par mal développement, il faut entendre toutes les difficultés qu'éprouve l'Afrique à se structurer et à se mettre en marche vers le développement, à l'image de certains pays dits émergents, comme la Chine. Les déclarations d'émergence faites, ces dernières années par les chefs d'État africains, ne s'inscrivent spécifiquement que dans un suivisme global qui nourrit au quotidien les slogans politiques vides de sémantisme. Les balbutiements africains se poursuivent, alors que le

cap fixé par la majorité des États subsahariens pour atteindre cette émergence est très proche. Dans son ouvrage, *Cette Afrique qui n'arrête pas de balbutier*, Dominique Ngoïe-Ngalla a consacré toute sa réflexion aux « pesanteurs des survivances d'un passé d'épouvante³ » vécu par l'Afrique noire. Revisiter ce passé est l'essentiel de notre propos qui l'envisage comme la force créatrice initiale du chaos africain.

Pour réussir de revenir à la source, aux logiques internes qui ont présidé à l'enchaînement des malheurs africains, l'approche méthodologique envisagée est celle qui privilégie l'analyse historique, à partir des documents écrits disponibles. Le texte de Ngoïe-Ngalla est convoqué pour constituer le fil à plomb de tous les points développés dans cette contribution. L'analyse s'ouvre par un examen des facteurs physiques de l'Afrique jugés inadaptés au développement du continent noir. Les structures et l'infrastructure disposées par l'Afrique noire jusqu'au début du XX^e siècle justifient bien l'état de détresse dans lequel cette partie du continent s'est longtemps trouvée. À la base de ce chaos, l'on note le faible niveau technique des civilisations négro-africaines dépourvues d'audace prométhéenne. C'est la deuxième thèse soutenue par cette contribution. Le troisième point analyse la traite négrière écumante et la colonisation effroyable, comme des réalités historiques qui ont systématiquement ébranlé l'Afrique noire, dans la longue durée. Le quatrième point de cet article appréhende la responsabilité des Africains, notamment de l'élite et de la classe politique face à la paralysie tous azimuts du continent noir.

1. Des réalités géographiques difficiles à maîtriser

L'Afrique est présentée aujourd'hui comme le continent de l'avenir. La faute au changement climatique qui ruine de l'intérieur les vieux pays industrialisés dont l'impressionnante course de positionnement économique dans la géopolitique mondiale a d'énormes conséquences sur l'équilibre de l'environnement. Le continent africain présente, du point de vue de sa configuration, une belle image qui laisse présager l'idée d'un dessin fait de main de maître. En tout cas, par rapport à

³ Ce post-titre est tout aussi parlant que le titre lui-même. Il condense, dans une formule magique, les principaux maux qui gangrenaient l'Afrique noire dans la longue durée, sans se donner un brin d'espoir qu'un jour, la situation changera radicalement.

d'autres continents qui forment le globe terrestre, l'on n'est guère loin de penser que la magie de la nature travailla à donner à l'Afrique une forme géographique à la limite de la perfection. Pourtant, si ce rapide portrait ne suscite pas de débat, en revanche, les conditions environnementales de ce continent africain sont loin d'être reluisantes, séduisantes et sans reproches.

Depuis des millénaires, en effet, l'inventivité des sociétés africaines s'est résignée à subir le diktat d'un milieu qui laisse très peu de place à l'émergence de grandes civilisations, c'est-à-dire à des cultures capables de mobiliser de moyens techniques et technologiques qui conduisent vers la modernité. Cette réalité a condamné les Africains à une existence de survie, primitive et archaïque. À cet effet, Dominique Ngoïe-Ngalla écrit, dans un lyrisme qui se veut raison pour le mettre au service de la cause :

Aucune autre région au monde que l'Afrique ne présente un espace géographique à ce point rude et répulsif. Sorti de sa douceur méditerranéenne, au nord, (le Maghreb), et au sud, l'Afrique australe, vous ne trouverez nulle part, dans la géographie physique de l'Afrique, rien qui aide vraiment l'homme dans ce qu'il entreprend. Vous ne rencontrerez nulle part, de conditions naturelles favorables à l'émergence de ce qu'on est convenu d'appeler une grande civilisation (D. Ngoïe-Ngalla, 2019, p. 21).

Ce passage apparaît comme une synthèse d'une réalité dense, globale et complexe. Le caractère excessif⁴ des phénomènes naturels africains a longtemps coupé ce continent du reste du monde. Ce caractère outrancier de la géographie physique de l'Afrique se vérifie, entre autres, par l'image tourmentée de son réseau hydrographique⁵, au point d'empêcher gravement les sociétés africaines précoloniales de se situer sur la trajectoire du courant fécondant l'histoire. Le portrait

⁴ Pluviométrie dérisoire du Sahara, son irrégularité dans le Sahel, ses excès dans le sud tropical. L'on peut multiplier des exemples dans plusieurs autres domaines de la géographie physique de l'Afrique.

⁵ L'on ne compte aucun de grands fleuves africains qui dispose d'un lit paisible. Pour S. Diarra (1999, p. 352), il est classique d'évoquer l'inhospitalité des rivages africains pour rendre compte de l'isolement du continent. La très faible découpe des côtes prive d'abris le littoral qui est souvent bas et sablonneux.

physique de l'Afrique que S. Diarra fait ouvrir historiquement le chemin de la compréhension de la réalité du retard qu'elle a accusé à s'ouvrir à d'autres sociétés depuis liées par un important réseau d'échanges ; sociétés qui avaient atteint un haut niveau de civilisation :

La massivité de l'Afrique et la lourdeur de son relief ont eu pour conséquence majeure son isolement jusqu'à une époque récente. Hormis l'Afrique du Nord tournée vers le monde méditerranéen, le reste du continent est demeuré pendant de longs siècles en marge de grands courants d'échanges. Certes, cet isolement n'a jamais été absolu, mais il a suffisamment pesé sur le devenir de nombre de sociétés qui ont évolué dans un cloisonnement géographique (S. Diarra, 1999, p. 352).

Ces réalités décrites joliment condamnèrent les Africains, mises à part quelques sociétés pour un temps relativement court, à rester stopper au stade de balbutiement.

Corrélativement à cette réalité géographique atypique, l'Afrique a la mauvaise réputation du continent insalubre ; caractéristique s'est fortement accentuée au fil des siècles, au fur et à mesure qu'aux maladies tropicales originelles s'ajoutèrent celles venues d'Europe ou d'Asie (C. Coquery-Vidrovitch, 2011, p. 40-42).

Dans ce même halo géographique, pendant l'Antiquité gréco-romaine, les mers et les océans ne furent point des obstacles, mais d'immenses boulevards savamment exploités par les hommes pour échapper à un isolement funeste. Ils constituèrent des espaces-mondes, c'est-à-dire des lieux de rencontres, de communication et d'échanges tout-azimut. Cela ne fut pas le cas avec l'Afrique. Ses côtes qui « auraient dû être le terminus et le point de départ de ces boulevards sont, excepté la côte Est, (et encore !) inhospitalières et dangereuses pour la navigation » (D. Ngoïe-Ngalla, 2019, p. 26).

Idéologiquement, les effets dévastateurs des facteurs géographiques firent de l'Afrique noire, jusqu'à la fin du XV^e siècle, un continent mystérieux, mal connu ; une Afrique des ténèbres et malmenée à souhait par ses détracteurs, les Occidentaux qui, tout en détruisant systématiquement son image, n'hésitèrent point à faire l'apologie de leur propre continent. C'est au cours de la fin de ce siècle seulement que l'Afrique noire s'ouvrit à l'Occident, mais dans une logique compréhensive de rapports de force déséquilibrés.

L'on sait que beaucoup de siècles avant le XV^e, l'Afrique noire avait déjà bâti de grands ensembles sociopolitiques désignés, faute d'une terminologie appropriée, par royaumes et empires. Ces formations sociopolitiques se structurèrent autour d'un creuset culturel sur lequel les échanges internes s'amorcèrent avant leur ouverture aux autres. Mais dans les sociétés restées en connexion économique, le succès des échanges de longue distance fut longtemps conditionné par la sécurité des routes que seuls le Ghana et le Mali assurèrent parfaitement avant qu'elle ne s'impose, beaucoup plus tard, au Soudan, « en raison du développement du pouvoir central qui avait besoin d'opérer des interventions rapides et immédiates à un point quelconque de l'empire » (J. Ki-Zerbo, 1978, p. 165). Ailleurs, les routes furent constamment soumises à rude épreuve par des pillards et des larcins, toujours prêts à dévaliser les caravanes. Au XVII^e siècle, O. Dapper (1686, p. 348) évoqua cette réalité que ses informateurs vécurent au Kongo et au Loango, deux royaumes érigés au cœur de l'Afrique centrale. D'ailleurs, faut-il s'interroger sur l'existence de ces routes et des moyens de transport utilisés dans ces échanges.

De toute évidence, il s'agissait de pistes qui serpentaient un relief souvent indocile dans maintes régions. De même, excepté l'Afrique de l'ouest où existèrent des dromadaires, le dos d'hommes fut le principal moyen de transport usité dans le reste de sociétés africaines traditionnelles. L'absence de routes, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, cache en arrière-plan un déficit technique et technologique qui justifie l'engourdissement de l'Afrique noire dans le sous-développement.

2. L'absence d'une vision prométhéenne et d'une écriture articulée pour stocker les connaissances

Grâce à son inépuisable volume de traditions, riches et variées, l'Afrique noire des temps anciens a eu droit à une reconnaissance quasi unanime. Même ses détracteurs attirés se pressent de lui reconnaître cette richesse culturelle exceptionnelle sur laquelle s'exprime une part indéniable de son identité. Les mythes, les légendes, les contes, les proverbes, et autres épopées traduisent, du Nord au Sud, d'Ouest en Est, une vision du monde complexe et originale qui s'est mise en place depuis des millénaires, au gré des circonstances, d'expériences individuelles et collectives.

Ce qui paraît être potentiellement comme un fleuron de civilisation noire africaine n'a malheureusement pas eu d'impact significatif dans la psychologie des Africains, au point de réveiller leur conscience face aux urgences de leur temps et aux défis de l'humanité. L'on sait que les traditions africaines constituent un cadre de socialisation, d'éducation et de formation d'identité exceptionnel. Seulement, leur emprise sur l'homme n'est pas allée plus loin. Elles n'ont pas réussi à impulser des connaissances capables de booster le champ technique afin de développer une technologie capable de rivaliser avec celle d'autres civilisations du monde.

Certes, avec le travail du fer, les économies africaines ont réalisé une nette avancée, passant du stade de parasitisme et de prédation à celui de la maîtrise des moyens de production alimentaire, végétale et animale (M. Posnansky, 1995, p. 781), mais la technologie utilisée est restée rudimentaire, même si l'on y a observé l'usage de divers métaux parallèlement à celui de la pierre. Les Africains, capables de génie dans les arts plastiques, ne tirèrent de leur fer et d'autres métaux (cuivre, plomb, etc.) issus de l'industrie de la forge que des outils à usage agricole, militaire et de la chasse (D. Ngoïe-Ngalla, 2019, p. 30), des œuvres d'art et monétaire (bracelets, manilles), des objets sacrés (vases rituels) et, rarement, de la poudre (poudre du cuivre servant à soigner les plaies) à usage thérapeutique⁶. Dans ce domaine hautement sophistiqué où des principes de physique et de chimie sont régulièrement sollicités, les Africains n'accomplirent point d'autres efforts pour aller plus loin afin de tirer de l'industrie du fer le maximum d'avantages matériels.

En effet, les Noirs africains n'ont point nourri des ambitions liées à l'abondance des biens que l'on peut avoir. Il semble qu'ils se soient contentés du minimum, juste pour la vie quotidienne. Ils n'ont donc pas travaillé dans l'optique d'améliorer et de soigner leur environnement, de le développer par des transformations techniques pour lesquelles ils sont pourtant dotés d'une intelligence exceptionnelle. Ainsi, en se contentant du strict minimum, les Africains ont laissé filer l'esprit d'audace et de sagacité observé chez les Occidentaux. Ils n'ont pas tiré de leur industrie de forge des avantages substantiels visant

⁶ L'usage de la poudre du cuivre a été observé, par exemple, dans les sociétés bantu d'Afrique centrale, notamment chez les Kongo de l'actuelle Angola et chez ceux de l'ancien Nsundi septentrional (République du Congo), du Loango.

l'amélioration des conditions matérielles de leur existence. Leur habitat, resté précaire jusqu'au XX^e siècle, en témoigne. Par exemple, « les Dogons développent une pensée mythique d'une architecture impressionnante, mais se logent dans des huttes primitives, sans lien, même seulement analogique, avec l'imposante architecture de leurs mythes » (D. Ngoïe-Ngalla, 2019, p. 30).

Au Moyen-Age européen, le Mali a fourni aux pays arabes d'importantes quantités de lingots d'or. Pourtant, il n'en a pas tiré lui-même des avantages susceptibles d'amorcer sa modernité. Faut-il voir dans l'attitude des Africains un manque d'ambition ? Comment justifier la flagrante contradiction qui existe entre quantité de richesses regorgées par les sociétés africaines et leur amnésie vis-à-vis d'elles ? Il semble que, malgré la richesse de leurs traditions millénaires, le peu d'audace observée chez eux et le manque d'esprit d'inventivité industrielle qui les caractérisent soient la conséquence d'un déficit de vision prométhéenne :

C'est que, étroite et étriquée, la civilisation africaine n'est pas une civilisation prométhéenne soucieuse d'aller aux limites de l'expérience humaine. Elle se satisfait de peu. Son humanisme est un humanisme raisonnable. [...]. Le combat de l'humanisme nègre est ailleurs : l'accueil inconditionnel de l'homme, de tout homme, quelque [sic.] soit son état physique ou psychologique. (D. Ngoïe-Ngalla, 2019, p. 31).

Cette vision du monde, fondée sur l'hospitalité, a conduit les Africains à recourir aux divinités et autres forces ancestrales, au moyen de rituels spécifiques, quand il s'est agi de faire face à des situations socioéconomiques complexes. Dans le cadre de la métallurgie notamment, le manque de Prométhée a forgé chez l'Africain une mentalité de dépendance aux forces invisibles, le recours aux gris-gris et aux talismans. Or, l'esprit de dépendance bloque le développement ; et le manque d'audace limite significativement l'esprit de créativité et d'inventivité qui caractérise l'homme. Tout développement, soit-il d'origine autochtone, doit toujours se nourrir d'expériences prométhéennes. Cela suppose une prise d'audace qui provoque les dieux en cherchant à acquérir leurs connaissances afin de savoir comme eux. Les ouvriers et les maîtres de la forge se sont placés à distance de cette vision. Ils se sont contentés de la gloire de passer aux yeux du petit

peuple pour des magiciens doués du pouvoir mystérieux de flirter sans cesse avec des températures extrêmes, jeu dangereux auquel ne peuvent se prêter que ceux qui sont doués des « yeux de la nuit » qui leur permettent de voir ce qui se passe dans la dimension occulte de la vie sociale. Des croyances stupides limitaient ainsi chez ces métallurgistes, la sagacité et l'audace de penser le fer produit par leur intelligence et leurs mains. Qui sait si, libérés de leurs peurs, ils n'eussent pas débouché sur de grandes découvertes ? (D. Ngoïe-Ngalla, 2019, p. 30).

En tout cas, la question mérite bien d'être posée. Que les sociétés africaines traditionnelles soient restées au ras du sol ne paraît pas relever d'un choix philosophique. L'on peut déduire qu'il a manqué à ces civilisations négro-africaines primitives l'étincelle qui éveille la conscience au combat pour le progrès de l'esprit humain et au développement de son cadre matériel. En Afrique australe, par exemple, « le complexe industriel du premier Âge du fer n'a pas mis fin aux villages semi-permanents de maisons faites de boue appliquée sur une charpente de clayonnage ou de lattes » (D. W. Phillipson, 1995, p. 733). Nous l'avons dit, ce modèle de maisons a existé dans plusieurs sociétés négro-africaines jusqu'au début du XX^e siècle où, en Afrique centrale, par exemple, la brique cuite fit son entrée dans l'architecture grâce à l'œuvre des missionnaires et de l'administration coloniale.

Manque d'esprit prométhéen dont l'audace ouvre la voie à la science et à la technique, manque d'écriture syllabique, phonétique et consonantique qui permet de stocker et de conserver le plus longtemps possible les acquis de l'homme dans les domaines des savoirs et de la connaissance. Certes, l'Afrique noire a eu des pictogrammes et des idéogrammes, mais cette forme d'écriture n'était que symbolique. Elle a servi essentiellement à un petit monde des initiés qui voulaient garder pour eux-mêmes certains secrets de la vie. L'écriture permet de revenir sur les principes mathématiques et physiques, sur des connaissances complexes qui permettent à l'esprit de s'épanouir et de repousser les frontières du savoir, du progrès et des techniques. Les sociétés de l'Afrique occidentale comme celle de Tombouctou, qui ont eu l'écriture, depuis le XVI^e siècle, ont assigné aux écrits un rôle souvent marginal par rapport aux préoccupations essentielles de la société (J. Vansina, 1999, p. 167). Pour tenter une petite comparaison, les Grecs et les Romains qui comprirent très vite l'importance des écritures n'attendirent pas le Moyen-Âge pour bâtir une Europe des cathédrales

et d'impressionnantes bâtisses en pierres. Ainsi, pour Dominique Ngoïe-Ngalla :

L'écriture est ce qui fit le plus défaut à l'Afrique Noire pour créer, à l'instar de l'Asie et de l'Occident, une grande civilisation. Celle-ci suppose un continuum dans ce qui se fait ; mais comment sans l'écriture qui en montre les stades successifs d'évolution et en stocke l'expérience ? Ignorant l'écriture syllabique, ces ensembles politiques [royaume et empires du Mali, du Songaï, du Ghana, du Kongo, etc.] de l'Afrique ne pouvaient véritablement progresser (D. Ngoïe-Ngalla, 2019, p. 35).

Analysant l'intérêt que revêt l'écriture dans le progrès de la science, de la connaissance et de la société humaine, D. Ngoïe-Ngalla insiste, dans un opuscule, sur l'histoire socioculturelle, politique et économique de l'Afrique noire mal embarquée dans le grand mouvement culturel et technologique qui conduit vers le développement global :

Le progrès de l'esprit humain et des sociétés humaines est en effet inséparable de l'écriture. En immobilisant le langage articulé, fugitif par essence, l'écriture immobilise la pensée. Celle-ci devient alors, dans le temps et l'espace, disponible à qui veut y revenir pour l'interroger. Le progrès scientifique repose sur la possibilité du retour critique de la pensée sur elle-même. Grâce à l'éternel questionnement de l'acquis. Mais comment, si cet acquis n'est fixé, immobilisé sur un support matériel par le moyen de l'écriture ? L'écriture est de la sorte, un versant subversif et révolutionnaire. Elle réduit l'érosion de la pensée désormais fixée, immobilisée (D. Ngoïe-Ngalla, 2015, p. 68).

Les grandes formations sociopolitiques africaines élevées au stade d'empires et royaumes eurent sans doute de nobles ambitions organisationnelles. Mais le défaut d'écriture et de moyens techniques indispensables à une gestion rationnelle du pouvoir les rendit vulnérables. En dehors de l'Éthiopie qui força l'admiration des civilisations du monde, aucun de ces ensembles politiques n'eut le pouvoir de résister aux assauts des Occidentaux dès le début du XVI^e siècle, période où, en toute impunité, ils ont déclenché le commerce négrier.

3. Une traite négrière funeste et une colonisation abominable

L'Occident, qui a fait du Prométhée le fer de lance de ses entreprises, s'est constamment donné comme effort intellectuel, la découverte des connaissances et des lois nouvelles qui font avancer l'homme vers le progrès. Il a continué à avancer là où l'Afrique noire s'est contentée du peu que la mère nature a mis à sa disposition. Il a cru au progrès de sa civilisation grâce à la science et à la technique, pendant que la civilisation négro-africaine a continuellement manifesté un sentiment de dépendance quasi-totale vis-à-vis des ancêtres primordiaux. Pendant longtemps donc, ces deux civilisations ont été opposées par leur vision du monde, leurs capacités techniques et par leurs acquis matériels. À peine se sont-elles rencontrées (nous sommes à la fin du XV^e siècle) que, déjà, l'inégalité de force a mis en lumière les faiblesses des Africains, la supériorité technique, militaire, industrielle et psychologique des Occidentaux. Poussés par l'audace et l'appât du gain, les Occidentaux trouvent que le climat et le temps sont favorables pour donner à leur civilisation une image plus reluisante en termes de progrès technique et industriel. Dès lors, ils installent en Afrique noire une relation paternaliste basée sur la force dans le commerce honteux, jamais connu jusqu'ici, la traite des Noirs qu'ils inaugurent au XVI^e siècle.

Dès le début de cette traite négrière, les Africains sont déjà frappés de perturbations psychologiques profondes. Les razzias et les ponctions humaines qui s'opèrent dans leurs sociétés jettent le flou sur leur avenir incertain. Année après année, du fait des méfaits de ce commerce inhumain, l'Afrique noire devient la risée du monde, le meilleur espace où se joue le progrès des autres. Pour une foule de mercantilistes européens, « l'Afrique appartient aux plus courageux et aux plus impitoyables » (J. Mabire, 1972, p. 115). Donc, « avec la traite des nègres commença pour l'Afrique Noire la descente aux enfers » (D. Ngoïe-Ngalla, 2019, p. 39). Quatre siècles durant, les négriers et leurs États multiplièrent des stratégies et de politique visant l'épanouissement de leur environnement économique. Dans les théories qu'ils développèrent pour justifier leurs actions, l'approche pragmatique supplanta la morale qui permet de réguler les rapports de force, « ainsi que les questions de cohabitation et de distribution des richesses » (F. Vergès, 2001, p. 96). Grand moralisateur, l'Occident

tourna le dos à l'épiphanie de la raison, en écrasant les Noirs, dans leur chair et dans leur culture : « La négation de l'existence d'une âme humaine en un corps de nègre légitima la traite des nègres [...] » (D. Ngoïe-Ngalla, 2015, p. 15).

Tout le temps qu'il durât, le commerce transatlantique désorganisa les sociétés africaines, boucha leur avenir et effrita significativement la courbe démographique, surtout dans les régions peuplées qui regorgeaient les « bois d'Ébène » d'excellentes qualités physiques. Les données suivantes ne sont certainement pas parfaites, mais elles traduisent, dans leur esprit, la réalité d'un phénomène ubuesque, méprisant et rétrogradant :

Entre 12 et 13 millions d'êtres humains furent déportés par voie maritime vers les colonies européennes des Amériques et de l'océan Indien, ainsi que vers l'Espagne et le Portugal. [...]. Du XVI^e au XIX^e siècle, après avoir survécu à la traversée de l'Atlantique nord ou de l'Atlantique sud, près de 80% des captifs débarquèrent au Brésil (4 à 5 millions) et dans l'archipel antillais (5 à 6 millions). Les colonies continentales espagnoles reçurent plus d'1,5 million de captifs et les colonies du nord de l'Amérique environ 500 000 (C. Coquery-Vidrovitch et É. Mesnard, 2013, p. 122).

On le voit clairement que l'entrée des Occidentaux en lice sur le champ d'opérations africain a scellé progressivement, dans le temps et dans l'espace, le destin des civilisations négro-africaines habituées à vivre de vieilles recettes. Avec cette entrée, accompagnée des violences physiques, linguistiques et symboliques, le processus de délitement et de déstructuration de ces sociétés s'est véritablement enraciné. Dans ces conditions de perturbations psychologiques, d'instabilité sociologique incessante, comment réfléchir à mettre en place un projet durable qui puisse contribuer à l'épanouissement collectif ? Comment travailler à conduire ces sociétés au bonheur quand le cynisme tranquille des pseudo-racistes européens franchissait jour après jour les limites de l'intolérable ? En tout cas, jusqu'à ce qu'interviennent les abolitionnistes à partir de la fin du XVIII^e siècle, personne n'a écouté les cris des Africains, même pas les missionnaires venus évangéliser les Africains à partir du XVI^e siècle. Au contraire, l'Église chrétienne a contribué à alimenter l'entreprise négrière. Sa part dans ce trafic fut

active. Elle a donc marché sur les pas de l'Islam qui, dès 666, fit payer au continent noir son tribut humain par l'intermédiaire des Arabes qui puisèrent continuellement dans le vivier humain du nord du Nigéria, au Mozambique, au Ghana, au Mali et en Somalie (J. Mabire, 1972, p. 101).

Même avec la fin de la traite des esclaves à la fin du XIX^e siècle, les ressorts des drames des peuples noirs ne se brisèrent pas. Un autre étau se resserra autour de l'étrange destin des Africains, toujours soumis à rude épreuve par leurs bourreaux, les Blancs qui, décidément n'ont jamais considéré la colonisation comme l'antithèse de la traite transatlantique. Ils se partagèrent le continent africain à Berlin (1884-1885) pour mieux l'affaiblir, mieux la subjuguier et tenter de mettre fin à ce qui resta de son organisation sociopolitique et économique. Sûrs de leur puissance de feu, convaincus de leur supériorité technique, les colonisateurs matèrent à souhait toute velléité de résistance. Ils n'hésitèrent pas d'éliminer physiquement ou de jeter en prison ceux qui voulaient s'inscrire sur la voie du refus de la docilité. Analysant de près la cruauté des méthodes coloniales appliquées par les Occidentaux en Afrique noire, F. Vergès (2001, p. 67) écrit :

Dans les empires coloniaux, une tradition se réinvente, celle d'une relation paternaliste au reste du monde, inspirée de la doctrine de l'Empire romain. Cette doctrine, qui s'impose par la force, n'en déplaisent à ceux qui préfèrent l'ignorer, délimite un espace ouvert à tous ceux qui veulent bien se soumettre, mais où ceux qui résistent se trouvent diabolisés à outrance. Le colonialisme européen dessine de nouveaux territoires sur lesquels la soumission complète est la condition de l'inclusion et l'exclusion par la force, la sanction de l'insoumission.

Ce que Françoise Vergès appelle « doctrine » est une philosophie, voire une utopie fonctionnelle et pragmatique qui étendit ses tentacules dans les colonies d'exploitation, où le pillage des ressources naturelles fut systématique. Le pic du paternalisme colonial fut atteint au Congo-belge où ce pillage se fit à l'aune des massacres humains, dans les chantiers et dans les champs de récolte du caoutchouc. En AEF, aidés par les défenseurs⁷ et les doctrinaires de la colonisation, les compagnies

⁷ On pense principalement, ici, à Albert Sarraut, grand défenseur et fervent partisan de la colonisation qui, dans son ouvrage *Grandeur et servitude coloniale*, publié en

concessionnaires, l'impôt de capitation, le travail forcé, le code de l'indigénat et autres obligations de mêmes natures ont servi d'emblème aux ambitions toutes puissantes de la métropole dans sa volonté d'asseoir son influence au sein des colonisés. En AOF, le pillage fut tout aussi sauvage qu'en Afrique australe occupée depuis 1652 par les Européens du fait de ses conditions climatiques et, surtout, de ses immenses potentialités minières. L'enchaînement de faits entre Boers, Bantous et Britanniques entraîna, au début du XIX^e siècle, l'évolution dramatique de l'Afrique australe.

Dans les colonies portugaises de l'Afrique australe, en Angola et au Mozambique, par exemple, le déni des droits humains fut constamment médiatisé jusqu'au début des années 1970. En Angola, notamment, le pillage des ressources fut associé au projet d'élimination de la population autochtone. En effet, l'autorité coloniale encouragea la venue sur le sol angolais d'une nouvelle race, les métis, par des unions libres entre Blancs et femmes indigènes. Avec le temps, les enfants issus de ces unions allaient démographiquement s'imposer jusqu'au point de faire disparaître la race noire⁸. Mais au nom de la supériorité de la race blanche et de ce que représentait l'indigène aux yeux des Occidentaux, seuls les hommes blancs étaient autorisés à avoir des relations sexuelles avec les négresses. Les Blanches étaient interdites d'avoir de relations de quelle que nature avec les Noirs. Dans les colonies britanniques où l'on observait un certain inflexionnement, les rapports entre Anglais et autochtones n'étaient pas, cependant, tendres.

1931 à Paris, aux Éditions du Sagittaire, justifiait l'œuvre coloniale en Afrique par une théorie naturelle de répartition des atouts par la providence divine. Il soutient que Dieu a donné à l'Occident la technologie et le savoir-faire ; à l'Afrique, les richesses (minerais, forêts, etc.) de toutes sortes. Or, les Africains n'ont ni la technologie, ni les moyens pouvant leur permettre d'exploiter ces richesses. Pour le bonheur de l'humanité, il est donc hors de question que ces richesses pourrissent sous terre, sans les mettre en valeur alors que l'Occident dispose des moyens techniques, scientifiques, matériels et intellectuels. C'est donc au nom du bonheur de l'humanité que l'Occident exploite les richesses de l'Afrique, soutient ce théoricien de la colonisation.

⁸ Ce projet échoua parce que les enfants nés des relations entre Portugais et indigènes se rangèrent tout de suite du côté de leurs mères. Ils firent le choix de ne point servir de moyen d'extermination de leurs familles maternelles par les Portugais. Le projet démographique portugais en Angola eut donc un effet boomerang, puisque ces enfants métis ont fini par soulever les armes contre leurs pères, pour les chasser du territoire angolais.

Dans la résolution des questions liées à la vie des Noirs, l'attitude personnelle de certains chefs administratifs l'emportaient sur la règle juridique et la légalité administrative.

Certes, les différents systèmes coloniaux qui ont existé en Afrique avaient chacun sa propre spécificité, ses propres caractéristiques, mais tous avaient un point commun. Il consistait à vider de l'intérieur toutes les structures économiques et socioculturelles de l'Afrique noire par le biais des doctrines et des pratiques d'une extrême violence.

En somme, l'esclavage et la colonisation interpellent l'indigène, dans la mesure où ils posent précisément le problème de la continuité de la domination dans le temps. À ce titre, ils constituent un récit qui raconte un itinéraire historique, transmet le souvenir, dévoile les traces (A. Mbembe, 1988, p. 98) et les cicatrices socioculturelles de deux périodes historiques où les certificats d'humanité que les Africains ont présenté à « leurs hôtes » n'ont rien produit si ce n'est la formation d'une élite africaine et d'une classe politique acquises à leur cause.

4. La responsabilité de l'élite et de la classe politique dans les échecs de l'Afrique noire

Dans le processus colonial, la fin de la Deuxième Guerre mondiale avait significativement modifié les rapports entre colons et colonisés. Cette réalité s'est surtout imposée dans les colonies françaises d'Afrique, du fait de la participation des Africains à l'effort de guerre et à leur ralliement au général de Gaulle après son appel du 18 juin 1940. En dehors de quelques territoires où le pouvoir colonial sur scène continuait à se sanctuariser par un affermissement de son projet économique, ailleurs, l'on a tout de même assisté à un infléchissement des rapports entre l'administration coloniale et les indigènes. Cette guerre avait révélé au grand jour la barbarie et les limites affreuses d'une race qui vantait jusque-là la grandeur de sa civilisation. De leur côté, les évolués africains clamaient à qui voulait les entendre leur négritude. Ils formèrent une force intellectuelle inéluctable aux côtés des politiques africains. Ensemble, ils furent au cœur des actions qui conduisirent progressivement les colonies africaines aux indépendances.

1960 est l'année historique qui consacrait l'essentiel des indépendances africaines. Sans surprise, les Africains étaient fiers de

chasser le colonisateur. Pourtant, à peine le pas de danse levé pour célébrer ces indépendances que la misère des petits peuples recommença à bomber les muscles. Le problème ? En fait, les politiques et les intellectuels qui avaient pris le pouvoir, après le départ des Blancs, n'étaient pas meilleurs. En peu de temps, leurs concitoyens ont fait l'expérience amère de l'autonomie : « Ils découvraient, ahuris, que leurs libérateurs étaient, en fait, des fauves griffus aux appétits insatiables d'ogre » (D. Ngoïe-Ngalla, 2015, p. 127).

On a observé chez les politiques africains et chez les intellectuels à leur service un manque d'expérience du pouvoir et, surtout, une grosse perte des codes épistémologiques de leurs milieux socioculturels d'origine. Il s'agit des règles et principes coutumiers qui encadrent les rapports entre individus au sein de la société et permettent une meilleure socialisation de l'individu, par un incessant rappel des valeurs culturelles fondamentales qui encadrent la vie collective : respect des biens publics, lutte contre les antivaleurs, respect de la dignité humaine, etc. La perte progressive du sens de l'homme, la plus belle valeur de l'humanisme africain, chez nombre de politiques et élite africains est un lourd tribut que leur peuple paye. Ce déficit de valeurs endogènes s'est accompagné d'un manque de culture politique efficiente. Faute d'éducation et d'encadrement, la classe politique africaine invente ses propres valeurs, ses propres normes, son propre chemin. Elle peine à sortir les États africains du bégaiement. Pour D. Ngoïe-Ngalla (2015, p. 130) :

L'Afrique indépendante meurt [...] de l'hypertrophie politique et de la puissance de sa classe politique qui, à différents niveaux, prolonge l'idéologie de l'ex-colonisateur : le profit sur le dos du peuple ; le profit pour soi et les siens. Et malheur à qui oserait dénoncer ! Semblable à l'ex-colonisateur qu'il vilipende sans cesse, le politique africain n'est arrêté par aucun interdit moral, tout en tenant de beaux discours moralisateurs. [...]. La classe politique africaine qui ne craint pas le verdict de son peuple asservi et intimidé, s'amuse beaucoup. Ce sont des rois fainéants de l'Afrique indépendante.

La rhétorique flamboyante des indépendances qui, pourtant, rappelait la souffrance endurée par le peuple et promettait un avenir radieux, a progressivement tourné vers le culte du chef et de son épouse.

Si dans le fond de cette loquacité l'on trouve un sentiment nationaliste et républicain, les pratiques de leurs responsables sont, néanmoins, bien éloignées des principes démocratiques. Rien ne respecte clairement les besoins vitaux, mêmes élémentaires de leurs concitoyens. En Afrique noire, l'exercice du pouvoir se fait aux antipodes des règles de droit, des coutumes endogènes qui insistent sur le caractère sacré de la personne humaine.

Le progrès et le développement ne relèvent pas de slogans. Ils ne s'assoient pas dans un fauteuil de croyance, mais sur l'évidence de voir la réalité en face, de prendre la bonne décision et d'arrêter les compromissions devant ceux qui sacrifient l'intérêt général au profit de l'intérêt personnel. C'est dire que le mal dont souffre l'Afrique et qui constitue pour son développement un frein terrible, c'est un déficit de République citoyenne, donc un déficit d'éducation et de formation au libre débat public sur les affaires communes, la *respublica*, à la confection desquelles, de par son statut, le citoyen a l'obligation de travailler, et de ce fait, de demander des comptes à ceux à qu'il a donné mandat de les gérer. Lorsque ce bien commun, fruit du labeur de tous les citoyens est administré, géré de façon responsable, l'harmonie sociale advient. Le développement et le progrès deviennent possibles (D. Ngoïe-Ngalla, 2015, p. 146). Or, en Afrique noire,

les politiques repus [...] ont tant fait rêver ! C'est sur la confusion du rêve et de la réalité que justement, en Afrique [noire], joue la classe politique attachée à maintenir la société et tous ces braves gens dans l'obscurantisme et l'ignorance des devoirs et des obligations de la classe politique envers le peuple au bonheur duquel elle est censée travailler. En Afrique Noire, avec la pauvreté et l'intimidation, l'obscurantisme et l'ignorance, l'ignorance des droits et devoirs du citoyen, sont devenus moyen de gouvernement et de gestion sociale. En Afrique Noire, l'homme politique paît des moutons, il ne gouverne pas de libres citoyens (D. Ngoïe-Ngalla, 2015, p. 75).

La mauvaise gouvernance, en Afrique, suscite des plaisanteries. Elle révèle un déficit sévère de la conscience citoyenne. Par ailleurs, elle est alimentée par le refus, ou la réticence de la puissance publique à se soumettre au droit et à la loi. L'état de droit et la conscience citoyenne sont cause l'un de l'autre (D. Ngoïe-Ngalla, 2015, p. 147-148).

Du reste, plus qu'ailleurs, l'on observe en Afrique noire une conduite narcissique des leaders politiques, un repli identitaire sur l'ethnie qui permet à un groupe humain de contrôler systématiquement tout l'appareil de l'État. Frein à tout processus de rationalisation de la société, l'ethnisation du pouvoir a conduit progressivement l'administration de l'État à camper sur des ressorts régionalistes. En effet, le solipsisme ethnique a rendu l'administration monocolore, sans possibilité de faire d'elle une structure compétitive. Donc, la fonction essentielle qu'on attribue à l'État d'être cet appareil qui travaille pour le bonheur de tous les citoyens de la république est, en Afrique, ce gri-gri institutionnel par le biais duquel un petit groupe d'individus parvient à inféoder les membres de son groupe ethnique. Les manipulateurs rituels de ce fétiche qu'est l'État sont les intellectuels (l'élite) et la classe politique. L'ancrage d'une telle vision renforce dans la psychologie sociale des cloisonnements ethniques où le « nous » et le « eux » deviennent des réflexes spontanés qui commandent (orientent) les actions des uns et des autres. Cette bipolarisation de rapports sociaux, dans la gestion de la chose publique, est entretenue par une politique menée des mains de maîtres par des affairistes. Ceux-ci font la fête⁹ dès qu'ils arrivent au pouvoir. Ce sont des « entrepreneurs politiques africains [qui] tiennent deux discours contradictoires : celui officiel basé sur les textes juridiques [...] et qui prône la construction de la Nation, donc la fin des antagonismes ethniques et celui de l'ombre

⁹ Ces hommes, qui font la fête dès qu'ils sont nommés ministres ou directeurs dans une structure étatique stratégique, ne mesurent pas le poids de leur charge. Ils ne cherchent pas à le savoir. Ce qui les intéresse, ce sont les richesses matérielles et financières qu'ils vont accumuler. Juste le temps de cette nomination, on les voit changer le train de vie en un tour de bras, construire des immeubles çà et là, multiplier les maîtresses et les voitures. Cette façon d'appréhender le pouvoir tranche radicalement avec les temps anciens, où tous ceux qui y accédaient étaient en quelque sorte forcés à l'exercer comme l'exigeait la coutume. Ils en manifestaient visiblement une certaine peur, vu le poids des charges et les exigences sociales du pouvoir à leurs yeux. Dans le royaume Kongo, par exemple, à plusieurs reprises, les princes promus au pouvoir, au moyen des principaux coutumiers, fuyaient dès qu'ils étaient au courant que le moment de monter sur le trône est arrivé. Il fallait donc les rattraper et les contraindre à venir « subir » le rite d'intronisation. Aujourd'hui, le pouvoir est synonyme d'enrichissement, d'accumulation matérielle et d'ostentation de biens gagnés en temps record. C'est moyen et occasion d'écraser les autres, de les soumettre et de les manipuler à souhait.

qui se révèle plus efficace parce que s'appuyant sur des actes » (J.-P. Missié, 2015, p. 429).

Dans les sociétés d'aujourd'hui, le développement est incompatible avec ces fautes anthropologiques. Il l'est aussi avec la conduite des politiques africains qui, pour garantir leur longévité au pouvoir, nouent des relations personnelles avec leurs homologues des pays du Nord. En analysant ces relations, du reste très paternalistes, l'on arrive à la conclusion que les chefs d'État africains servent de force symbolique aux Occidentaux dans le maintien du colonialisme en Afrique noire. Donc, « la gestion tatillonne et désordonnée des affaires publiques qu'on observe aujourd'hui dans la plupart des États africains » (D. Ngoïe-Ngalla, 2019, p. 75) n'est pas sans lien avec le passé convulsif de l'Afrique où, depuis la traite négrière et la colonisation, le Blanc a toujours utilisé le Noir comme force séculière pour asservir le reste de la société.

Conclusion

Cette étude a analysé le passé africain sous divers topiques historiques. Elle a examiné les facteurs endogènes et exogènes susceptibles de constituer des éléments explicatifs décisifs pour la compréhension du faible niveau d'évolution de l'Afrique noire. Le repérage des contingences endogènes a été possible grâce à un travail d'interrogation du passé du continent noir, de ses réalités géographiques, notamment, et d'analyse de la vision du monde de ses civilisations. L'orientation de l'analyse dans cette direction a été facilitée par l'exposé que Dominique Ngoïe-Ngalla fait des problèmes qui minent le continent africain. Donc, à la lumière de son œuvre, *Cette Afrique qui n'arrête pas de balbutier*, il est acquis que le manque d'une vision prométhéenne, l'absence d'une écriture articulée, la longue traite négrière dévastatrice pour les sociétés négro-africaines, la colonisation atroce et « l'irresponsabilité » de la classe politique africaine sont entre autres handicaps qui hypothèquent l'émergence de l'Afrique noire. Ils justifient son mal développement.

Ainsi donc, les souffrances et les misères chroniques qui affectent le continent africain ne sont nullement la conséquence d'un déficit financier que certains États africains connaissent. Analyser les discours actuels sur l'Afrique présentée comme le « continent d'avenir », l'on peut légitimement s'interroger sur la nature de son avenir, y compris

sur ses vrais bénéficiaires¹⁰. L'interrogation nous semble vraisemblable d'autant plus que les Africains passent à côté de l'essentiel. Leurs dirigeants refusent de se hisser au niveau de leurs pairs, les Occidentaux. Ils constituent, en quelque sorte, un ensemble des facilitateurs d'option visant l'émiettement des sociétés négro-africaines de l'intérieur.

Les problèmes pointer dans cette analyse ne justifient pas tous seuls le mal développement de l'Afrique noire, dont les sociétés restent peu différenciées, avec un faible coefficient de mutations. Toutefois, ils offrent un large éventail à partir duquel de nouveaux paradigmes et des réflexions peuvent partir afin de permettre à ce continent malmené d'envisager des lendemains meilleurs.

Références bibliographiques

- BASSONG Mbog, 1991, *La pensée africaine : essai sur l'universisme philosophique*, Paris, L'Harmattan
- BRUNEL Sylvie, 2014, « L'Afrique est-elle si bien partie ? », Pierre Jacquemot, *Afrique contemporaine*, N° 252, 2014/4, p. 201-203.
- COQUERY-VIDROVITCH Catherine, 2011, *Petite histoire de l'Afrique. L'Afrique au sud du Sahara de la préhistoire à nos jours*, Paris, La Découverte.
- COQUERY-VIDROVITCH Catherine et MESNARD Éric, 2013, *Être esclave. Afrique-Amériques, XV^e-XIX^e siècle*, Paris, La Découverte.
- DAPPER Olfert, 1686, *Description de l'Afrique : contenant les noms, les confins et toutes ses parties (rep.)*, traduit du flamand, Amsterdam, Wolfgang.
- DIARRA S., 1999, « Géographie historique : aspects physiques », in Joseph Ki-Zerbo, *Histoire générale de l'Afrique. I. Méthodologie et préhistoire africaine*, Paris, UNESCO, p. 347-364.
- DUMONT René, 1962, *L'Afrique noire est mal partie*, "Collections Esprit ouvrier", Paris, Seuil.

¹⁰ L'Afrique est le lieu où est en train de se passer la grande bataille entre les grandes puissances du monde. Elle est peut-être ce lieu où se jouera la bataille finale entre les États-Unis et la Chine, dans la course qui les oppose de plus en plus dans le domaine économique.

- KABOU Alexe, 1991, *Et si l'Afrique refusait le développement ?* Paris, L'Harmattan.
- KI-ZERBO Joseph, 1978, *Histoire de l'Afrique noire. D'Hier à Demain*, Paris, Hatier.
- LACOSTE Yves, 1981, *Géographie du sous-développement*, Paris, PUF.
- MABIRE Jean, 1972, « La traite des Noirs », *Histoire générale de l'Afrique noire*, Tome 4, Paris, Éditions F. Beauval, p. 97-217.
- MBEMBE Achille, 1988, *Afriques indociles. Christianisme, pouvoir et État en société postcoloniale*, Paris, Karthala.
- MBOKOLO Élikia, 1980, *L'Afrique au XX^e siècle : le continent convoité*, Paris, Éditions Études Vivantes.
- MISSIÉ Jean-Pierre, 2015, « La démocratie identitaire en Afrique noire : une « œuvre » des entrepreneurs politiques », in Hugues Mouckaga, Scholastique Dianzinga, Jean-François Owaye (dir.), *Ethnies, Nations et développement en Afrique : quelle gouvernance ?*, Paris, L'Harmattan, p. 429-443.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 2015, *Propos sur l'Afrique*, Paris, Bajag-Meri.
- NGOÏE-NGALLA Dominique, 2019, *Cette Afrique qui n'arrête pas de balbutier. Les pesanteurs des survivances d'un passé d'épouvantes*, Paris, Bajag-Meri.
- POSNANSKY Merrick, 1995, « Les sociétés de l'Afrique subsaharienne au premier Âge du fer », in G. Mokhtar (dir.), *Histoire générale de l'Afrique II. Afrique ancienne*, Paris, UNESCO, p. 780-796.
- SARRAUT Albert, 1931, *Grandeur et servitudes coloniales*, Paris, Sagittaire.
- VERGÈS Françoise, 2001, *Abolir l'esclavage : une utopie coloniale. Les ambiguïtés d'une politique humanitaire*, Paris, Albin Michel.